

# ANGELA ROSENGART

ENTRETIEN

Propos recueillis par **Ingrid Dubach-Lemainque**



Elle aime à appeler les œuvres de sa collection ses « enfants » : la collectionneuse et ancienne galeriste suisse Angela Rosengart fête ce mois-ci ses quatre-vingt-dix ans et les vingt ans d'existence de son musée lucernois. Les trois cents œuvres impressionnistes et de la modernité classique de la Fondation Rosengart – dont un bel ensemble de peintures et dessins de Picasso et la plus grande collection d'œuvres de Paul Klee au monde (cent vingt-cinq peintures, dessins et aquarelles) après celle de la famille de l'artiste – sont exposées depuis 2002 en plein cœur de Lucerne. Rassemblés par Angela Rosengart et son père Siegfried, marchands d'art à Lucerne depuis les années vingt, ces chefs-d'œuvre sont exposés dans l'écrin des anciens locaux de la Banque nationale suisse, un bâtiment de style Sécession des années vingt et leur visite vaut le détour. Avec vivacité et enthousiasme, cette grande dame de l'art accepte de replonger dans ses souvenirs pour *Artpassions* : elle nous parle de l'art moderne qu'elle chérit tant, des artistes qu'elle a côtoyés de près – de Chagall à Picasso pour lequel elle posa, des trésors de sa collection patiemment rassemblés et de l'admiration pour son père qui l'a initiée au monde de l'art.

Commençons par les débuts : comment votre père, Siegfried, d'origine allemande, est-il devenu marchand d'art en Suisse ?

Cela s'est fait un peu par hasard. Mon père avait un oncle, qui était marchand d'art à Munich et y possédait une galerie renommée, la galerie Thannhauser. Après la première guerre mondiale, c'était devenu très difficile de faire des affaires en Allemagne et cet oncle a entendu parler du contexte favorable qui régnait en Suisse et notamment de Lucerne où déjà plusieurs galeries françaises ou allemandes s'étaient implantés. À Lucerne, à l'époque (c'est aujourd'hui difficilement imaginable), de nombreux étrangers très aisés, des Américains, des Anglais, séjournaient des semaines, des mois entiers et pour certains d'entre eux, amateurs d'art, ils visitaient en fin d'après-midi, après des excursions, les galeries. Mon grand-oncle a donc demandé à mon père s'il était intéressé d'ouvrir une filiale de la galerie Thannhauser à Lucerne, ce qu'il a fait en 1920 : il avait trouvé un emplacement parfait en face du Grand Hôtel National, c'était un endroit idéal. Et puis, il a débuté ses affaires qui ont très vite bien marché jusqu'au krach boursier des années vingt, et là tout le marché de l'art s'est effondré et à Lucerne, toutes les galeries étrangères ont disparu. Mais mon père qui était entre-temps tombé amoureux de Lucerne, avait décidé de rester et c'est ainsi qu'il s'y est établi pour toujours.

Quels étaient les artistes représentés dans la galerie ?

On y vendait beaucoup d'art du XIX<sup>e</sup> siècle dans la galerie – Cézanne, Pissarro... Et puis, de l'art contemporain : Matisse, Braque, Mirò, Matisse, Léger... à l'époque, quand il avait commencé, il faut se dire que Picasso, Braque, c'étaient des jeunes artistes ! Mon grand-oncle a organisé la première rétrospective de Picasso en 1913 déjà, quand il était très jeune. Et c'est d'ailleurs par son intermédiaire que mon père est entré en contact avec Picasso et tous les autres.

Comment décririez-vous le talent de marchand d'art de votre père ?

Il était très ouvert et allait spontanément vers les gens et puis, il avait un charme qui faisait qu'il pouvait convaincre les gens sans beaucoup parler. Quand il montrait un tableau à des collectionneurs à la galerie, il ne disait presque rien ; c'est l'œuvre qui devait parler, pas lui. Et je crois que les clients sentaient à quel point il était investi, qu'il était derrière les œuvres qu'il présentait, qu'il n'était pas juste question de faire des affaires. « La qualité, il n'y a que ça qui compte », voilà ce qu'il me répétait sans cesse quand j'ai commencé à travailler pour lui, alors que je n'avais même pas dix-sept ans, comme « apprentie » disons...

Angela Rosengart  
© Stiftung Rosengart

Racontez-nous en effet comment vous avez mis le pied dans le commerce d'art. Y étiez-vous prédestinée depuis longtemps ?

Oh, non, absolument pas ! En réalité, je rêvais de devenir archéologue ; ma passion, c'était l'Antiquité. Mais comme je n'avais pas appris le latin, il est vrai que ça aurait été compliqué. Mon père s'est cassé la jambe en skiant pendant l'hiver 1948 et c'était une fracture compliquée qui a mis du temps à guérir. Et moi, en avril de la même année, je terminais l'école obligatoire. Alors mon père m'a demandé de venir travailler à la galerie, parce qu'il avait besoin d'aide. Je devais tout faire pour lui : je savais déjà dactylographier et j'ai pu ainsi faire sa correspondance ; je devais communiquer avec les visiteurs, apprendre à emballer

correctement les tableaux ; je m'occupais aussi de recevoir les clients : notre galerie était de petites dimensions, le bureau à l'étage, l'espace d'exposition au rez-de-chaussée et chaque fois que la cloche sonnait, je dévalais les escaliers pour aller ouvrir la porte. C'était épouvantable, j'étais tellement timide à l'époque que rien que le son de la sonnerie me provoquait à chaque fois une crise cardiaque ! Un jour, il m'est arrivé quelque chose de très drôle : je suis allée ouvrir la porte et je tombe nez-à-nez avec un jeune homme assez quelconque qui demande à parler à mon père. Il me donne son nom : « le Prince Franz de Bavière » et bien entendu, j'ai commencé à rire en pensant en moi-même « quelle bonne blague ! ». Et pourtant, c'était bien lui !



Marc Chagall et Sigfried Rosengart  
Photographie d'Angela Rosengart,  
Mai 1977, Musée Collection  
Rosengart, Lucerne  
© Photo : Angela Rosengart



Angela Rosengart, Daniel Henry Kahnweiler, Pablo Picasso et Siegfried Rosengart, Cannes, La Villa Californie

### Quelles leçons avez-vous apprises de votre père en matière d'art ?

Mon père m'a emmené voir de l'art dans tous les musées et les collections privées que nous rencontrions en voyage, que ce soit en France, en Allemagne ou en Angleterre. Il ne m'a pas beaucoup expliqué, il a simplement dit : « il faut regarder, regarder, regarder » et aussi quelque chose de très important : « c'est uniquement en comparant qu'on apprend. »

### Et puis, à la mort de votre père, en 1985, vous avez repris, seule, les rênes de la galerie Rosengart...

Ça n'a pas été tout de suite facile. On avait travaillé près de trente-cinq ans ensemble à la galerie et on était toujours sur la même longueur d'ondes. À son décès, notre plus grand client est venu me rendre visite pour m'offrir ses condoléances et il m'a demandé : « et maintenant, qu'est-ce que vous allez faire ? ». « Eh bien, je veux continuer la galerie ! ». Je lui ai répondu. Et lui : « Mais en êtes-vous capable ? » Dans un premier temps, j'étais complètement abattue. Et puis, j'ai pensé que j'allais lui prouver que j'étais à la hauteur. Alors, le jour où il m'a acheté à moi seule une œuvre, j'étais très fière !

### Quels étaient les liens que vous et votre père avez noués avec les artistes de la galerie ?

Nous allions souvent dans le Sud de la France les rencontrer. Seul Chagall venait nous voir à Lucerne. Avec Chagall, aucun contrat ne nous liait

mais on vendait beaucoup de ses œuvres. Mes parents entretenaient une véritable amitié avec lui, nous avons voyagé ensemble, nous sommes allés à Rome par exemple voir les vestiges antiques. Chagall avait beaucoup de facettes, mais ce que je retiens de lui, c'est l'image d'un homme gai, enthousiaste et qui aimait la bonne chère, très accessible, et surtout quelqu'un qui ne jouait absolument pas à la star. Mon père connaissait bien Matisse aussi, il avait organisé dans la décennie trente une exposition de dessins de lui ; moi, j'étais très jeune quand je l'ai rencontré et je n'ai malheureusement pas beaucoup de souvenirs.

### Et Picasso ?

Mon père a connu Picasso très jeune, dès 1913. Avec lui non plus, nous n'avions pas de contrat officiel, c'était Henry Kahnweiler son marchand attitré. Ça n'est que plus tard qu'un jour, alors qu'on le visitait, en plein déjeuner, Picasso a tapoté la cuisse de mon père et lui a dit : « Vous êtes mon ami, vous pouvez acheter directement auprès de moi. » Alors, vous comprenez, on ne pouvait pas dire non ! On allait donc régulièrement chez lui, sélectionner dans son atelier des œuvres qu'on lui achetait directement. Le choix n'était pas difficile, car avec mon père, on a toujours su quand notre cœur commence à battre. Pas seulement avec Picasso, aussi avec Chagall ou Braque, les œuvres que nous avons recherchées, ce sont celles pour lesquelles notre cœur a parlé.





Pablo Picasso et Angela Rosengart avec quelques œuvres sélectionnées pour l'exposition *L'idée pour une sculpture*, avril 1970

© Photo : Siegfried Rosengart

**Avec Picasso, c'est une amitié qui se tisse avec votre père et vous-même. Vous avez vingt-deux ans quand l'artiste réalise pour la première fois votre portrait...**

C'était en 1954 et on l'a croisé par hasard dans la rue à Vallauris, mon père a engagé la conversation avec lui et au bout d'un moment, Picasso m'a regardée et m'a dit : « Venez demain, je ferai un portrait de vous. » Cette nuit-là, je peux vous dire que je n'ai pas beaucoup dormi ! Le lendemain, je suis allée le voir, j'ai dû poser assise, sans parler. Le plus difficile, c'était de soutenir son regard, qui était d'une intensité incroyable ; ça vous donnait l'impression d'être transpercée, c'était comme passer une radiographie. Picasso était imprévisible, on ne savait jamais comment il allait réagir, c'était toujours une surprise. Il était d'une créativité de chaque instant : à partir de tout et de rien, il faisait quelque chose.

**En tout, Picasso réalise cinq portraits de vous entre 1954 et 1964, tous différents les uns des autres.**

Oui, celui qui est le plus abouti, c'est celui qu'il a réalisé en 1964, une lithographie qui lui a pris deux heures et demie : c'est mon préféré aussi, le

plus travaillé de tous. Bien sûr que j'étais fière que Picasso ait réalisé mon portrait, ce n'est pas donné à tout le monde !

**Il y a un autre artiste qui compte beaucoup pour vous, c'est Paul Klee. Et je crois que la première œuvre que vous avez vous-même achetée, c'est précisément un Paul Klee !**

Mon père était en effet responsable de la succession de Paul Klee en Suisse. En 1948, il avait organisé une exposition Klee à la galerie. Il pouvait sélectionner tout ce qu'il souhaitait pour la vente et parmi ces tableaux, il y avait *X-chen* (*Le petit X*), un dessin duquel j'étais littéralement tombée amoureuse. Je n'avais que dix-sept ans et je venais de commencer à travailler à la galerie. J'en avais parlé à mon père qui m'avait recommandé d'en faire part au gérant de la succession en me disant « peut-être te fera-t-il un prix spécial » ? À la visite suivante de celui-ci, quand je lui ai exposé mon désir d'acheter ce dessin, celui-ci m'a demandé : « Combien gagnes-tu par mois ? ». C'était cinquante francs suisses, le salaire moyen d'un apprenti à l'époque. « Serais-tu prête à donner ton salaire mensuel pour acquérir ce dessin ? » Oh que oui j'étais prête !

Qu'est-ce qui vous touche tout particulièrement dans ce dessin ?

C'est tellement difficile à expliquer. Avec quelques traits, cette petite fille est là et vit. Je dis toujours, ça aurait pu être mon portrait... Le dessin a été fait en 1938, j'avais six ans à l'époque, et moi aussi comme *Le petit X*, j'étais si timide, si attachée à mes parents et en même temps si curieuse du monde !

Comment s'est formée cette collection qui est aujourd'hui exposée au musée Rosengart à Lucerne ?

Je vous ai dit précédemment que nous achetions avec le cœur. Mon père n'était pas riche, il devait s'assurer que les œuvres que nous achetions soient vendues. Mais un jour, il est revenu au bureau en

me disant : « Il y a quelqu'un qui s'intéresse à un Klee. J'ai bien eu peur qu'il ne nous l'achète ! ». Alors, je lui ai proposé de mettre cette œuvre de Klee sur le côté, pour éventuellement la garder pour nous. Au fur et à mesure, il y avait toujours plus d'œuvres qui étaient prévues pour la vente et qu'on a mis de côté pour nous. C'est comme cela que cette collection s'est constituée, chaque pièce unique choisie avec le cœur. Nous n'avons jamais réfléchi en termes de ce qui pourrait nous manquer. Mais comme cette collection a été formée avec un goût commun, cela a donné naissance à un ensemble, à une unité. Pendant longtemps, nous avons tout simplement eu toutes ces œuvres chez nous à la maison. Je dois dire que nos murs étaient très remplis même si très souvent, elles partaient pour des expositions dans le monde entier.

Picasso faisant le portrait d'Angela Rosengart, Cannes, 2 octobre 1958  
Musée Collection Rosengart, Lucerne

© Photo : Siegfried Rosengart





Vue extérieure Musée Rosengart

**Vous avez donc vécu au quotidien, pendant des années, au milieu de tous ces chefs-d'œuvre. Comment avez-vous vécu leur départ pour le musée en 2002 ?**

Au début, c'était épouvantable ! J'ai décroché moi-même chaque tableau, c'était vraiment horrible de voir ces murs vides. Mais par la suite, concevoir l'accrochage ici au musée a été tellement créatif et c'était tellement beau de voir ces œuvres qui ont de la place que j'ai surmonté la douleur de ces murs vides. Je n'ai plus aucune œuvre chez moi, juste une modeste lithographie de Picasso et une chambre avec quelques reproductions de mes propres œuvres !

**Avez-vous longtemps cherché le lieu adéquat pour exposer votre collection ?**

Pendant des années, j'ai cherché un endroit pour ma collection. J'ai établi la fondation en 1992 déjà et c'est seulement dix ans plus tard que le musée a été inauguré. Les responsables de Lucerne connaissaient mon projet et m'ont proposé régulièrement des bâtiments municipaux qui se libéraient. Mais rien ne me plaisait. Et puis j'ai appris que le siège de la Banque nationale suisse à Lucerne serait mis en vente, j'ai pu le visiter et là j'ai su que c'était exactement ce que je cherchais.

**Pourquoi un musée et non pas une donation à un musée ?**

C'était clair dès le début pour moi : il me fallait un propre lieu rien que pour ma collection. Plusieurs musées étaient bien sûr intéressés par mes œuvres mais je n'ai jamais voulu faire une donation à l'un ou l'autre musée. J'ai déjà eu l'occasion d'observer qu'on expose d'abord ces donations en grande pompe, et qu'après quelques mois ou années, les œuvres finissent à la cave, et que peut-être deux ans plus tard, on les expose à nouveau. Ça, je ne le voulais pas pour ma collection !

**Votre concept de musée est aussi très clairement fixé par les statuts de fondation je crois...**

En effet, nous ne faisons aucun prêt d'œuvre et nous n'organisons pas d'expositions temporaires. C'est une question de place avant tout. Sans compter que cela devient chaque année plus difficile d'organiser des expositions. Et de toutes les façons, je ne pense pas que l'art actuel irait bien ici. Mais beaucoup de gens viennent et reviennent visiter le musée. On veut toujours revoir « ses vieux amis », non ?

**Une toute dernière question : y a-t-il un artiste qui n'est pas représenté dans votre collection mais qui, à votre sens, pourrait l'être ?**

Voilà une question que je ne me suis jamais posée ! ... Peut-être Mondrian ? Cela n'était pas du goût de mon père, il trouvait ses œuvres trop froides et trop abstraites. ■

#### NOTA BENE

Musée Collection Rosengart  
Pilatusstrasse 10, Lucerne



DÈS LE 30 MARS 2022

# Écarts et correspondances



Le musée Barbier-Mueller  
& Jacques Kaufmann,  
artiste céramiste

swissceramics  
VERBAND SCHWEIZER KERAMIK  
ASSOCIATION CÉRAMIQUE SUISSE  
ASSOCIAZIONE CERAMICA SVIZZERA  
SWISS CERAMICS ASSOCIATION



MUSÉE BARBIER-MUELLER  
GENÈVE

A I C GENEVA 2022

10, rue Jean-Calvin - 1204 Genève • Ouvert tous les jours de 11h à 17h • [www.musee-barbier-mueller.org](http://www.musee-barbier-mueller.org)